

## LAURO DE BOSIS

---

On connaît la singulière aventure de Lauro De Bosis.

Il semble que l'aient hanté les souvenirs de la Rome que Tite-Live nous a dépeinte et à laquelle a cru jadis Corneille. Il estime qu'une cause est juste, il résout de s'y consacrer tout entier. Il sent naître et grandir en lui le courage et la sérénité des héros légendaires, mais, pour accomplir son dessein, il recourra aux dernières inventions des hommes.

Il a fait bon marché de son repos, de sa santé, de sa vie. En quelques mois, il apprend à conduire un avion. Pénétré qu'il est de la grâce hellénique, il donne à son appareil le nom du cheval mythique qui portait les héros tueurs de monstres : comme Persée et Bellérophon, il montera Pégase. Il vole sur la ville natale, sur la ville qu'il aime, sur la ville dont il adore la gloire ancienne, et qui est devenue, à ses yeux, le repaire de monstres qu'il exécra. Aux malheureux qu'ont égarés de funestes leçons, il jette, par milliers, des tracts qui les aideront à retrouver le droit chemin. Puis, pareil aux génies fabuleux, il disparaît dans le mystère.

Vit-il, maintenant? Est-il tombé dans la mer? S'est-il perdu aux sables de la Libye? S'est-il brisé sur quelque roche déserte? Ses amis peuvent encore, et longtemps, peut-être, pourront douter de son sort.

### §

Lauro De Bosis n'est point de ceux qui, enfants, cherchent déjà le risque et courent au danger, de ceux qui, dès l'adolescence, se plaisent aux aventures téméraires. Il semblait appelé à prendre rang parmi ces poètes hu-

manistes qui vivent des jours aimables et studieux, et dont une renommée paisible récompense le noble et pur labeur.

Lauro De Bosis naquit à Rome en 1901, d'un père italien et d'une mère américaine. Le père avait donné des poèmes intéressants, et il avait traduit Shelley en italien. Lauro De Bosis fit de fortes études. A l'Université de Rome, il acquit de sérieuses connaissances en langue, en littérature et en archéologie grecques. A vingt-deux ans, il avait terminé une traduction en vers d'*Œdipe Roi*. Il fonde le théâtre classique du Palatin, où la tragédie est représentée le 17 mai 1923. Ildebrando Da Parma en avait composé la musique de scène, et Gustavo Salvini en tenait le principal rôle.

En 1924, il fait aux États-Unis une tournée de conférences sous les auspices de la Société Italie-Amérique et de l'Institut d'éducation internationale: il traite de l'histoire, de la littérature et de la philosophie de l'Italie contemporaine.

Désormais, il ne se passera guère d'année où il n'aille en Amérique. En 1926, il fait à l'Université d'Harvard un cours sur la littérature italienne.

Ses voyages ne nuisent pas à ses travaux scientifiques et littéraires. En 1925, il publie une traduction du livre célèbre où Sir James-George Frazer étudie les cultes primitifs, *le Rameau d'or*. En 1927, il traduit l'*Antigone*, de Sophocle, et, en 1930, le *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle. En 1930, aussi, il publie la plus importante de ses œuvres, une tragédie pleine d'un noble et émouvant lyrisme, *Icare*.

Mais, dès lors, ses idées avaient gravement évolué. Il ne s'était point, d'abord, mêlé à la vie politique, et il semble même que, pareil à beaucoup de jeunes hommes de son âge, il ait eu quelque sympathie pour le fascisme. Ses séjours en Amérique contribuèrent sans doute à modifier son jugement: les moyens de propagande qu'em-

ployaient à l'étranger certains tenants du fascisme lui répugnèrent. Il est possible aussi que sa connaissance, toujours plus profonde, de l'antiquité, que son admiration, sans cesse grandissante, pour des poètes, des philosophes, des artistes épris de mesure et d'harmonie l'aient écarté peu à peu d'un régime fondé sur la rigueur et la contrainte. Quelles qu'aient été, d'ailleurs, ses raisons, il s'est, en 1930, jeté avec ardeur dans la lutte contre le fascisme.

De juin à octobre, il rédige, au nom de l'Alliance nationale, des tracts véhéments, et s'efforce à les répandre dans toute l'Italie. Il se lie étroitement avec d'autres adversaires du gouvernement. Il est décidé à poursuivre le combat.

Il est alors secrétaire de la Société Italie-Amérique. Aussi, au mois d'octobre 1930, part-il pour l'Amérique. Il pensait ne quitter l'Italie que pour quelques semaines. Mais il apprend, au loin, que ses plus chers amis, que sa mère ont été arrêtés. Son mépris et sa haine du fascisme s'en accroissent. Il sait qu'il ne pourra plus désormais entrer en Italie : ce sera donc de l'étranger qu'il attaquera ceux dont il est devenu l'implacable ennemi.

Mme De Bosis, affaiblie, découragée par la prison, écrivit aux maîtres de l'Italie une lettre de soumission. Elle fut assez vite mise en liberté. Mais les amis de Lauro De Bosis furent sévèrement condamnés. Il eut alors un sursaut de colère, et il voulut prouver, par un acte héroïque, que, pour éclairer ses compatriotes et les délivrer, il ne reculait pas devant la mort.

#### §

Dans un récit d'un haut intérêt, intitulé *Histoire de ma mort*, il a lui-même analysé son état d'esprit, quand il connut l'arrestation, puis la condamnation de ses amis.

Au moment de l'arrestation de mes amis, dit-il, j'étais sur

le point de franchir la frontière pour rentrer en Italie. La première impulsion fut de me rendre à Rome pour partager leur sort; mais je me rendis compte que le devoir du soldat n'est pas de se livrer à l'ennemi, mais de mener la lutte jusqu'au bout. Ce fut alors que je décidai d'aller à Rome, non pour me rendre, mais pour poursuivre le travail de l'Alliance nationale, en jetant du ciel quatre cent mille tracts, et après, ou tomber en combat, ou rentrer à ma base pour préparer d'autres coups.

## §

C'est donc en avion que Lauro De Bosis veut se rendre à Rome.

Il avait écrit *Icare*. Dans cette tragédie, composée à la manière des tragédies grecques, divisée en épisodes que séparent des chœurs, il renouvelle pourtant la légende ancienne. Il avait traduit Eschyle et Sophocle, il agit, cette fois, en disciple d'Euripide.

Il exalte la conquête du ciel par l'homme. Dédale n'a pas seulement construit le Labyrinthe, il a forgé pour Minos la première épée de fer, plus solide et plus forte que les vieilles épées de bronze. Pour l'offrir à Pasiphaé, il a sculpté l'image d'Aphrodite Céleste. A son fils Icare, l'aède épris de liberté, il donne les ailes qui le porteront, à travers le ciel, dans le royaume des dieux.

Icare va s'élancer dans l'espace.

ICARE. — Maître, quel message veux-tu que, de ta part, je rende aux dieux?

MINOS. — Ta hardiesse, mon fils, sera le message des mortels aux divinités. Sois vainqueur, et le roi des Iles couronnera ta tête du diadème.

ICARE. — Maître, si je suis vainqueur, ce sera moi qui, sur ta tête, étendrai d'en haut la main. Dans le ciel, parmi les foudres de Zeus, j'arracherai de son trône, pour toi, un aigle noir. Maître, ce sera le don de l'aède. Si je ne reviens pas, souviens-toi qu'Icare aura ouvert l'empyrée à la divine soif de l'homme, et envie-moi.

MINOS. — Enfant, que les dieux te protègent!

ICARE. — Douce Phèdre, que je baise tes lèvres. C'est le premier baiser, et le dernier peut-être. Mais l'amour, qu'il se réalise ou qu'il se fane comme un songe, est fait d'éternité, et un seul instant et toute la vie sont égaux devant l'amour.

PHÈDRE. — Icare, de longues années, en mon cœur inconscient, je t'ai attendu, mon fabuleux amant! Maintenant, tu es mien, mais pour me fuir avant que j'aie connu le sommet de l'amour. Je sens mon âme, comme détachée soudain, t'entourer et monter : je suis tienne. Je sens mon esprit se fondre en le tien.

ICARE. — Ainsi, tu seras mon guide dans le ciel. Adieu. Là-haut, j'emporte nos deux âmes.

Icare vole. Minos, Phèdre, Ariane, le peuple crétois le suivent du regard et l'admirent.

TOUS. — Il vole, il vole! Victoire! Triomphe!

LA CORYPHÉE. — N'est-il pas pareil à une divinité?...

MINOS. — Comme est vaste son envergure et surhumaine sa force!...

DÉDALE. — Mon fils, sur les sommets du monde! Galopait-elle jamais si haut, la Chimère?

MINOS. — C'est un miracle! Regarde, prêtre...

ARIANE. — Regarde! Il tourne à l'occident, contre le vent.

PHÈDRE. — Dieux! Comme il est beau! Il va droit à ce nuage. Il l'effleure, s'en revêt, le survole!

MINOS. — On dirait qu'il galope sur les nuées.

DÉDALE. — Non, il s'élève plus haut, vers le soleil.

PHÈDRE. — Et il m'aime! Moi, moi seule, et peut-être, maintenant, il crie, il crie mon nom à travers le ciel!

ARIANE. — Il n'est plus qu'un point.

Il tombe. Mais il a atteint le soleil, et l'on chante à l'envi sa gloire.

PHÈDRE. — Sois joyeux, mon doux amour. Dans toutes mes fibres, je t'ai pleuré, mais je ne pleure plus. Tu resplendis, plus beau que tous les songes qu'offre la vie : c'est toi qui es la vie.

Tu triomphe maintenant dans l'espace éthéré et tu imposes au ciel les vœux des mortels. Tu échappes enfin à la détresse de la terre, et, libre, tu chantes et te couronnes d'étoiles.

Je révere et bénis le frisson sacré qui t'a entraîné vers ton destin. Ton vol est un exemple superbe et l'audace te couronne, au delà de la mort.

tous. — Que le ciel s'incline, enfin dompté, qu'il bénisse l'illustre victoire! Gloire éternelle à Icare et à l'homme! Gloire à celui qui ose! Aux téméraires gloire!

Entonnez le paeon des héros. Icare surgit, et sa tête blonde est tendue vers les gestes de ses frères. Sa voix puissante anime le monde.

Hommes, écoutez son souffle harmonieux! Où qu'il soit dans le monde, le cœur humain qui, armé contre le sort, brûle d'angoisse et d'amour, Icare invisible le regarde toujours.

En préparant le raid sur Rome, Lauro De Bosis songeait sans doute au héros qu'il avait chanté. Mais les ressources lui manquaient. Il fallait qu'il gagnât sa vie. Il cherche vainement du travail en Angleterre. Il vient à Paris.

Je commençai par m'employer, dit-il dans *l'Histoire de ma mort*, en qualité de concierge dans l'hôtel Victor-Emmanuel III, à Paris. Mes amis républicains me disaient que j'étais puni là où j'avais péché.

C'est là une allusion aux idées politiques de Lauro de Bosis : il était parmi les rares ennemis du fascisme restés fidèles au principe monarchique. Il continue :

A vrai dire, je n'étais pas seulement concierge, mais gérant et téléphoniste à la fois. Comme préparation de mon raid sur Rome, ce n'était pas reluisant. Entre les comptes des boulangers et les quittances des clients, j'avais pourtant le temps de préparer mes tracts et d'étudier la carte de la mer Tyrrhénienne.

## §

A la fin de janvier 1931, il écrivit à un ami :

Ne vous tourmentez pas parce que j'ai été couvert de boue. Il n'y a pas en politique un seul homme qui n'ait été écla-boussé et il est parfaitement normal que, plus vos idées sont désintéressées et votre idéalisme grand, plus votre conduite semble illogique, contraire aux idées officielles et sujette à critique, précisément par ce qu'elle a d'anormal. Bien qu'en six semaines j'aie acquis autant de maturité qu'en dix ans, que j'aie appris une foule de choses sur les hommes et les femmes et perdu quantité d'illusions, ma confiance en moi-même et en l'Alliance nationale demeure intacte... L'Alliance nationale doit triompher un jour. Elle triomphera sans moi. Mon nom ne sera pas prononcé ou ne le sera que pour être flétri. Cela m'est parfaitement indifférent. Ce combat sera perdu, mais pour l'avoir combattu nous aurons la victoire finale. Que pourrais-je rêver de plus? A partir de maintenant j'agirai seul.

A cet ami il confie ses pensées intimes. Il lui dit, le 5 février :

Pour le moment, j'ai accepté une situation de gérant dans un petit hôtel des Champs-Élysées. C'est drôle, mais je devais trouver du travail pour apaiser ma conscience. Je suis assis à ma table de huit heures à midi et de deux heures à huit heures, ce qui est idéal, parce qu'ainsi j'aurai le temps d'écrire beaucoup d'articles et de travailler à mon *Dante*. J'ai le logement, la nourriture et huit cents francs, dont je viens d'envoyer cinq cents à la souscription Rendi. Vous n' imaginez pas quelle joie il y a à envoyer cette somme bien modeste, mais gagnée par moi.

Le 12 février :

Il y a ici une adorable petite Anglaise de dix ans qui vient me tenir compagnie et dont je suis toqué. Je lui apprends l'histoire et la mythologie. Je lui raconte des histoires et lui enseigne toutes sortes de petits jeux.

J'ai sur mon bureau Baudelaire, Shakespeare et Shelley. Entre la comptabilité, les coups de téléphone et les réclamations des clients, je trouve le temps de lire. Un de ces jours je vous ferai rire en vous décrivant ma vie ici; c'est vraiment une amusante expérience.

Le 9 mars :

Dans tous les mouvements politiques, les sacrifices sont visibles pour tous, ils se mesurent aisément. En revanche, les résultats sont toujours secrets, ne peuvent se calculer et se prolongent dans l'avenir.

Pour moi, ce qui est atroce, c'est de me sentir libre tandis que les autres sont en prison... L'important, c'est de fermer les oreilles à ces propos de sceptiques qui affaiblissent la volonté et anéantissent les perspectives d'avenir.

Le 14 mars :

Plus je vais, mieux je réalise combien l'opinion étrangère pèse faiblement dans la balance. C'est à nous de résoudre des problèmes qui sont nôtres. Si la liberté triomphe, c'est que la liberté a raison. Si elle est encore en lutte, elle ne représentera pour l'étranger moyen qu'un élément de trouble. Ce n'est pas le droit qui crée le succès, mais c'est le succès qui montre aux gens où se trouve le droit. Si la révolution américaine avait échoué, Washington et Jefferson n'auraient été considérés que comme des bolchéviks rebelles. Si la guerre civile avait été perdue, Lincoln aurait été considéré comme une sorte de George III ayant en vain tenté de s'opposer à l'indépendance du sud. Quand nous serons vainqueurs, nos efforts présents seront appréciés à leur juste valeur. Si nous sommes vaincus, il importe peu qu'ils le soient ou non. Mais je vous promets que nous vaincrons, et, si je ne me trompe, je puis encore y prêter la main.

Le 20 mars :

Le passé paraît bien hors de propos quand on le compare à l'avenir. Ne croyez pas que j'aie besoin d'encouragement ou de foi. Je n'ai jamais eu un instant de scepticisme ou de découragement.



Vers le même temps, il écrit encore :

Ici-bas ,il y a une lutte qui ne finit jamais, avec ou sans violence, peu importe, mais elle ne comporte pas d'arrêt, et elle n'aura pas de fin... Des réussites qui apparaissaient d'abord comme des songes de rêveurs, une fois obtenues, ne sont plus que des points de départ pour des conquêtes nouvelles...

Il est possible, et parfois nécessaire, d'obtenir la paix en s'isolant soi-même, ou en s'enfermant dans un cercle d'amis pour ignorer la lutte qui fait rage sur tout l'Univers. Mais il faut choisir... Il faut que l'on fasse passer avant tout sa paix et sa sécurité en fermant les yeux sur ce qui arrive autour de soi, ou bien que l'on estime son devoir de prendre part à la bataille. Une fois que l'on est entré dans le combat, la seule règle est de lutter tant que l'on peut.

§

Au mois de mai, il peut conduire un avion. Il raconte, dans *l'Histoire de ma mort*, son premier essai de raid vers Rome.

Le 13 juillet, je quittai Cannes sur un biplan anglais, emportant avec moi mes quatre-vingts kilos de tracts. Comme je n'avais à mon actif que cinq heures de vol, je partis seul pour ne pas risquer la vie d'un ami. Malheureusement un accident empêcha la réalisation de mon projet. Je dus atterrir en Corse et me sauver en laissant mon avion dans un champ. En Italie, on n'eut pas de peine à se rendre compte de la personnalité du mystérieux aviateur. Les polices d'Angleterre et de France se mirent à ma recherche avec un empressement qui me flatte : on se disputait mon portrait. Il ne me reste qu'à leur demander pardon des ennuis que je leur ai causés.

On sait comment Lauro De Bosis exécuta enfin son projet. Quatre cent mille tracts sont tombés sur Rome. Et l'on ne peut refuser une sympathie émue à ce poète qui, par un héroïsme réfléchi, voulut de l'action faire la sœur du rêve.

A.-FERDINAND HEROLD.